

*Le phaéton et la victoria*

Quoique déjà depuis plusieurs jours, il ne fût plus douteux pour Violette que le duc de Parisis était vivant, elle le regardait un peu comme s'il revenait de l'autre monde.

Il lui fit remarquer que, puisqu'elle avait joué elle-même la comédie de la mort, elle aurait dû se familiariser plus vite à sa résurrection; mais l'éternelle rêveuse ne pouvait croire la réalité.

Et puis, quoique celui qu'elle avait le plus aimé fût là devant elle et lui touchant la main, elle se sentait encore si loin de lui! Elle ne savait pas que la Femme de Neige était morte;

puisqu'Octave vivait, sans doute l'étrangère de la Roche-l'Épine était une de ses maîtresses; combien d'autres il avait aimées sous sa figure ou sous celle de lord Sommerson! Toutes ses rivales se jetaient entre elle et lui: que serait Violette dans la vie nouvelle de Parisis? Une femme comme les autres, une femme qu'il avait aimée; mais il ne se retournait pas en arrière dans sa soif de conquêtes.

Octave et Violette avaient marché dans le parc. En une seule promenade d'un quart d'heure, il rassura cette pauvre âme inquiète. Il lui dit que, de toutes les femmes qu'il eût aimées, elle était celle qui avait marqué plus vivement son souvenir. Il reparla de Geneviève, de madame d'Entraygues, de madame de Fontaneilles: trois mortes. Elle seule était vivante.

— Et la Femme de Neige? dit Violette, sans oser regarder son cousin en face.

— Morte aussi! répondit Octave.

Il raconta à Violette la fin de madame de Thorshawen, il lui rappela même la parole singulière qu'elle avait dite en mourant: « Prenez garde à Violette!

La voix d'Octave était si émue que Violette se sentit touchée au fond du cœur. Elle voulut savoir les détails de cette autre passion si romanesque. Parisis, qui avait encore l'âme toute à cette histoire, la raconta simplement, en combattant cette idée qu'il avait pu être fatal à la Femme de Neige.

— A Ems, quand elle est venue à moi, dit-il, elle était atteinte mortellement.

Mais Violette lui rappela qu'à sa première apparition à Paris, elle n'était pas malade.

— Tu as peur de moi ?

— Moi ! puisque je veux mourir pour vous.

Violette questionna Octave sur ses voyages, sur ses poignards d'or, sur l'*hôtel du Plaisir-Mesdames*.

— Dites-moi tout, Octave : je veux vivre de votre vie que je ne connais pas.

Parisis lui conta tout en quelques mots.

— Et vous ne veniez pas me dire que vous viviez !

— Je ne savais pas si tu vivais toi-même. Et puis ma vie nouvelle appartenait à madame de Thorshawen.

— Et à d'autres.

— A elle seule : elle m'avait arraché à la mort, je voulais l'empêcher de mourir.

— Pourquoi cette cruauté de m'avoir séduite encore une fois ?

— Cette cruauté c'était de l'amour. Alors j'ai voulu tomber à tes pieds et dire : « Je suis Parisis. » Mais je ne pouvais pas encore vivre pour toi.

On était revenu au perron, Violette dit à Octave en souriant :

— Je ne suis déjà plus chez moi. Ce n'était vraiment pas la peine d'être mise en possession du château et de l'hôtel de Parisis, car vous savez que je suis votre héritière.

— Oui, aussi sérieusement que j'ai été le vôtre quand vous avez envoyé à Geneviève votre extrait mortuaire.

— Et comment allons-nous arranger cela ?

— Prenons garde aux hommes de loi ! Si vous voulez, nous jugerons sans appel que ceci est à vous et que ceci est à moi.

Octave embrassa Violette.

— Rien n'est à moi.

— Tout est à vous. Je suis mort et enterré, mon testament est reconnu.

— Eh bien ! je plaide la nullité de votre testament. Je fais un acte de renonciation. Il me faut si peu de chose pour vivre !

Parisis reprit Violette dans ses bras.

— Il y a un moyen bien simple : vous aurez l'hôtel de Parisis et moi le château de Parisis.

Elle n'osait pas comprendre.

— C'est cela, dit-elle comme si ce fût un jeu. Quand je serai d'un côté, vous serez de l'autre.

— Oui, quand vous serez ici, je serai là-bas, et quand vous serez là-bas, je serai ici. Tout sera en commun.

Et comme il n'était pas encore devenu sérieux :

— Il nous arrivera de nous tromper de porte.

Violette voyait alors se dessiner au loin, par-dessus les bois, un des clochetons de la Roche-l'Épine.

Elle leva le doigt vers cette montagne lointaine.

— Et que dirait cette belle étrangère qui vous attend là-bas ?

Parisis sourit mélancoliquement :

— Ah ! oui, dit-il, ma locataire. Que voulez-vous qu'elle dise ?

Violette regardait Parisis, elle n'osa pas le questionner.

M. Rossignol s'annonça d'ailleurs à propos. Octave lui fit signe de l'attendre pour dire encore quelques mots à Violette.

— J'espère bien, ma cousine, que vous allez m'inviter à dîner ?

— C'est vous qui m'inviterez à dîner, après quoi vous me conduirez à mi-chemin de Pernand, où j'irai coucher ce soir.

— Que votre volonté soit faite, ma chère Violette. Je ne me suis décidé à venir ici que pour vous voir. J'ai appris avec chagrin qu'on sait que je ne suis pas mort; je ne voulais plus vivre que sous la figure du marquis de Sommerson. Mais pourtant j'en avais assez de jouer un rôle au lieu de vivre tout naturellement. Je ne sais pas encore d'ailleurs à quel parti me résoudre, j'aurai bien de la peine à rester ici. Et pourtant je m'y sens déjà bien, parce que je vous y trouve et parce que l'âme de Geneviève remplit tout ce château. Que m'importe

le reste du monde! L'étrange vie que j'ai menée a bronzé mon cœur.

Il y avait déjà grande rumeur au château et dans le village de Parisis. On parlait de la résurrection d'Octave. Était-ce possible qu'il fût là celui dont on avait tant pleuré la mort! Les paysans disaient tout haut que le duc de Parisis n'avait jamais fait les choses comme les autres. Déjà, quelques années auparavant, on avait répandu le bruit qu'il était mort en Chine. Il était revenu sans trop surprendre ces braves paysans, qui croient volontiers que tout est permis aux gens riches.

Octave laissa Violette seule pour aller à M. Rossignol, qui lui fit les plus hautes démonstrations d'amitié. Il lui dit, selon sa coutume, qu'il n'avait pas d'argent comptant, car le duc de Parisis lui en demandait en tout état de cause, toutefois, après s'être informé avec beaucoup de sollicitude de la précieuse santé de M. Rossignol.

Ce jour-là Octave parut quelque peu contrarié de ne pas trouver un sou vaillant.

— Je croyais, dit-il gravement, que les morts faisaient des économies.

— Ne m'en parlez pas, dit M. Rossignol, les morts dépensent bien plus que les vivants. Il en coûte cher pour les enterrer, pour faire leur tombeau, pour payer leurs droits de succession.

— Est-ce que l'État ne va pas me rendre ces droits-là?

— Oh! monsieur le duc, vous avez payé des droits pour mourir, vous payerez des droits pour vivre.

Quoique Parisis ne voulût voir personne, il lui fallut dîner avec le curé de Parisis et le curé de Champauvert, qui étaient accourus comme deux actions de grâces.

Au dessert, comme Parisis s'était quelque peu égayé, il demanda sérieusement quel était celui des deux curés qui l'avait enterré.

Dans ce château, qui était le château du deuil s'il en fut, le château des mélancolies et des désespérances, un grand éclat de rire retentit. On a remarqué depuis longtemps au théâtre que la mort elle-même avait sa gaieté. Regnard ne l'a-t-il pas prouvé par excellence?

Violette, qui ne riait presque jamais, fut emportée comme Octave et comme les deux

curés. Il semblait qu'on se vengeât des ténèbres. Ce jour-là, tout à propos, le curé de Champauvert raconta qu'il n'avait plus de fossoyeurs, les siens s'étant battus parce que l'un soutenait à l'autre, qui le niait, qu'en pleine iune, il y avait toujours trop de terre quand on enterrait un mort, tandis qu'après le dernier quartier il n'y en avait pas assez et qu'il fallait en prendre aux fosses voisines.

— Si vous n'avez plus de fossoyeurs, comment ferez-vous ? demanda le duc de Parisis au curé de Champauvert.

Le curé était un philosophe ; il leva sa tasse de café à ses lèvres et en respira l'arome tout en répondant :

— Eh bien ! je ne les enterrerai pas.

On avait attelé deux voitures, un phaéton et une victoria. Octave et Violette montèrent dans la victoria qui devait les conduire à Pernand. Le phaéton suivit pour ramener Octave.

Il avait tombé une petite averse pendant le dîner, l'air s'était rafraîchi, la frileuse Violette se tenait bien près de son cousin.

— Il y a des moments, lui dit-elle, où on voudrait que le voyage durât toujours.

A cet instant, ils étaient heureux. Les souvenirs de deuil ne planaient plus sur eux. L'amour excelle à bâtir sur les tombeaux. La nature ne produit-elle pas ses plus belles fleurs dans les ruines ?

Octave rêveur n'avait pas répondu à ce cri d'expansion de Violette. Quand il l'eut quittée pour s'en revenir à Parisis, il se le rappela.

— Oh oui ! dit-il, elle avait raison, je n'ai jamais été plus heureux que dans cette victoria. Pourquoi deux voitures pour un seul cœur. Sans ce maudit phaéton nous ne nous quitterions pas aujourd'hui.

Il se retourna et envoya de bien loin déjà un baiser à Violette. Baiser perdu, car elle ne se retourna pas pour le recueillir.

Elle se demandait ce qu'elle allait faire toute seule. Son imagination fuyait sur le phaéton pendant que la victoria courait vers Pernand. Octave avait voulu la retenir à Parisis, elle regrettait presque de ne pas y être restée.

— Non, dit-elle tout à coup, s'il m'aime, il viendra me chercher.